

Soldats, patrons et femmes « fatales » : figures de l'« Anglais » dans le roman québécois des XIX^e et XX^e siècles

Ramon Hathorn

Volume 6, numéro 1, automne 1980

Gilles Marcotte

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200252ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200252ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hathorn, R. (1980). Soldats, patrons et femmes « fatales » : figures de l'« Anglais » dans le roman québécois des XIX^e et XX^e siècles. *Voix et Images*, 6(1), 97–115. <https://doi.org/10.7202/200252ar>

Soldats, patrons et femmes « fatales » : figures de l'« Anglais » dans le roman québécois des XIX^e et XX^e siècles.

par Ramon Hathorn

Le Traité de Paris, signalant à l'échelle mondiale la fin des hostilités dans la lointaine Nouvelle-France, mit fin en même temps à l'homogénéité culturelle de l'ancienne colonie française. Car les quelques militaires anglais et écossais ainsi que les marchands anglo-américains qui s'installèrent au Québec après 1763 furent suivis au dix-neuvième siècle par des vagues d'immigrants dont un certain nombre d'origine britannique ou irlandaise ont laissé leurs traces dans les patronymes et la musique populaire de maints villages québécois. Que l'Anglo-Saxon attirât par sa présence l'attention des intellectuels canadiens ne surprend nullement. De François-Xavier Garneau à Michel Brunet en passant par l'abbé Groulx, chacun, à sa manière et dans le contexte social de son époque, a ainsi propagé l'image du conquérant militaire et celle du mercantilisme de ses successeurs.

Le romancier québécois, dans sa représentation fictive de l'Anglo-Saxon, a repris, nous semble-t-il, les grands mythes de l'historiographie nationale. Tout en choisissant de considérer cet individu comme un intrus dans la société canadienne-française, à quelques exceptions près, l'écrivain transmet à ses lecteurs une vision stéréotypée du monde anglophone, une vision qui n'a guère évolué depuis la publication de *L'Influence d'un livre* en 1837. En fait, au moins trois dominantes hantent l'imaginaire de l'écrivain québécois : celles de l'Anglais militaire, de l'Anglais matérialiste et de l'Anglais assimilateur. En nous limitant à ces trois perspectives et en courant le risque d'être superficiel, nous proposons l'analyse d'une suite de romans pour en faire ressortir l'image littéraire de l'Anglo-Saxon de 1844 à nos jours¹.

En 1844 paraissent *les Fiancés de 1812*² dont l'auteur de 18 ans jouera un rôle important (en tant qu'avocat) dans l'affaire Guibord. Ce récit de guerre qui met l'accent plutôt sur l'amour de Louise de Saint-Felmar et les aventures rocambolesques de son frère, Gustave, révèle de la part du jeune Doutré une connaissance des œuvres d'Eugène Sue, d'Alexandre Dumas et, semble-t-il, du conte d'enfants *Ali Baba et les*

quarante voleurs. L'intérêt historique de ce roman d'aventures est minime, car la guerre de 1812 sert de prétexte à une intrigue typiquement romantique : une héroïne, prête à épouser son fiancé, Gonzalve, s'attire la réprobation, sinon la haine paternelle.

Le conflit militaire, malgré son rôle secondaire, permet aux personnages canadiens et américains de Doutré de se rencontrer. Ainsi, un militaire de l'armée révolutionnaire, Adolphus Brandsome, après une défaite honorable, devient prisonnier des troupes canadiennes. Grand, beau et riche, le « fier Bostonnais » s'attire, par son caractère sympathique, sa bravoure et ses histoires pittoresques, l'admiration de ses adversaires. Cet « honnête homme » nord-américain deviendra l'ami intime de Gonzalve (colonel dans la milice canadienne), et reviendra à Montréal après la guerre pour épouser une Canadienne, avec l'approbation même de l'évêque!

S'il est vrai que Joseph Doutré ne soutient aucune thèse, qu'il ne partage pas les protagonistes en deux camps selon les races, mais confronte plutôt les bons aux méchants³, ce roman n'est cependant pas tout à fait exempt de parti-pris. Le jeune étudiant en droit critique de façon acerbe, dans une longue diatribe, les jeunes officiers anglais de son milieu qui, ayant à peine quitté le sein maternel, portent un « charmant petit fouet » qu'ils font claquer « comme le premier maquignon ». Toute leur science militaire, réside dans « le dédain pour l'ordre civil, le mépris des usages reçus, quand ils ont affaire à d'autres qu'à un militaire »⁴.

Cédant trop souvent à la tentation d'interventions moralisantes, Doutré souligne, non seulement la hardiesse des miliciens francophones, mais aussi l'esprit égalitaire de la société canadienne. À un certain moment de l'intrigue, Louise de Saint-Felmar en visite aux États-Unis, essaie de modifier l'hostilité des parents américains de Robert Thimcan contre sa fiancée, Eliza Malcolm. La réaction négative de ces derniers pour des raisons de snobisme suggère au lecteur que, dans la prétendue république « démocratique », les distinctions sociales s'imposent encore dans la vie quotidienne. Et Louise, voix de la raison et du bon sens, dans ses discussions animées et amicales avec Monsieur et Madame Thimcan, donne l'impression qu'au Canada français, la tolérance et l'égalité sociale sont beaucoup plus accessibles que chez ses voisins « révolutionnaires ».

Ayant émis deux hypothèses : celle de l'Anglais militaire comme intrus et celle de la supériorité de la société canadienne par rapport à celle des États-Unis, Doutré en ajoute une troisième : la supériorité morale de la Canadienne, une opinion qu'on rencontrera souvent dans le roman historique. Car Brandsome, en révélant ses origines irlandaises, avoue, avec entrain, sa préférence pour ses sensuelles compatriotes qui, à la différence des Canadiennes de sa connaissance, se donnent promptement au premier passant. Ce militaire américain personnifie, à première vue, la tolérance raciale, un thème majeur des *Fiancés de 1812* renforcé, dans le cas de Brandsome, par son mariage avec une Canadienne.

Mais il ne faut pas oublier que ce militaire, de naissance irlandaise, a déserté l'armée britannique et, fugitif, a choisi comme domicile la République américaine qui représentait pour certains Canadiens des années 1840 la révolution, la liberté et l'anti-cléricalisme. Qu'un jeune écrivain ait choisi comme protagoniste de son premier roman un soldat anglophone est, en 1844, fort surprenant. Mais ce dernier n'est-il pas un Irlandais rebelle qui s'est révolté contre la Couronne britannique? Et l'ardente amitié suscitée chez les Canadiens par ce militaire américain ne pourrait-elle pas révéler les sentiments convenablement voilés de l'étudiant en droit, c'est-à-dire son admiration pour les valeurs politiques de la république voisine et sa sympathie pour la cause des Patriotes dont la rébellion fut si brutalement réprimée quelques brèves années avant la publication des *Fiancés de 1812*?

Dans *Les Anciens Canadiens*⁵, le roman parfois pittoresque du seigneur de Saint-Jean-Port-Joli, deux officiers anglo-saxons s'affrontent, un bon et un méchant. Originaires d'Écosse, le lieutenant Archibald Cameron de Locheill et le major Montgomery font partie de deux détachements de l'armée anglaise débarqués à Rivière-Ouelle, en juin 1759. L'un est dominé par l'esprit du devoir; l'autre est poussé par la haine héréditaire provenant du conflit existant entre son clan et celui d'Arché.

Admirateur de l'historien Garneau, l'auteur vise à la réhabilitation de ses ancêtres dans le but avoué de refuser «le reproche humiliant de peuple conquis»... Le Canadien, suggère-t-il, n'est inférieur à aucune race, ni à la tribune, ni au barreau, ni sur les champs de bataille... Ainsi le militaire canadien est-il dépeint constamment de la façon la plus favorable. Grâce à la bravoure de Dumais, Arché échappe aux tortures des sauvages et il échappe à la mort sur les Plaines d'Abraham, grâce à la magnanimité de Jules. Mais, conscient des traditions militaires, Aubert de Gaspé, ancien capitaine de milice dans sa jeunesse et ami intime de nombreux anglais, n'hésite pas à présenter Locheill sous un jour favorable. Ce dernier est le type du militaire valeureux et même Montgomery, malgré sa cruauté, agit en commandant efficace.

Quelques années plus tard, Locheill provoquera l'indignation de son ancienne amie, Blanche d'Haberville, en sollicitant sa main. C'est son sens aigu du patriotisme qui la pousse à rejeter une alliance avec l'un des conquérants de sa patrie. Mais sa décision est plus romantique que nationaliste. La preuve : dans un entretien avec son frère (Jules) Blanche, sœur généreuse, accepte en principe le mariage mixte pour son frère. Elle admet même la possibilité d'une entente cordiale entre les deux races :

«Il est naturel, il est même à souhaiter que les races française et anglo-saxonnie, ayant maintenant une même patrie, vivant sous les mêmes lois, après des haines, après des luttes séculaires, se rapprochent par des alliances intimes...»⁶

Dans cette optique, le refus du mariage, posé avec tant de passion par la fille du seigneur, exprime, non pas la décision d'une femme mûre mais celle d'une adolescente de quinze ans. Son désir de vivre son célibat près

de l'Écossais diminue le caractère sérieux de sa décision. Et son acceptation du mariage de son frère avec une Anglaise laisse transparaitre chez Blanche l'illogisme de son soi-disant patriotisme.

À première vue, Aubert de Gaspé paraît donc condamner le mariage mixte. Mais l'obligation qu'il fait à Blanche de poursuivre une amitié platonique avec l'Écossais, l'auteur semble approuver et encourager la bonne entente entre les races française et anglaise. Le mariage de Jules avec une Anglaise renforce également cette opinion, car Aubert de Gaspé aurait pu lui faire épouser une Canadienne. Mais celui-ci a choisi (comme le romancier lui-même) une conjointe anglophone. Et la femme de Jules, «qui possédait toutes les qualités qui peuvent inspirer une passion vive et sincère», ne serait-elle pas la figure romanesque de la femme de l'auteur ?

Le libéralisme d'un ancien seigneur ne saurait surprendre. Ayant été l'intime des juges, des militaires, des ecclésiastiques, et même du gouverneur, se sentant à l'aise dans la société anglaise de Québec, Aubert de Gaspé a pu s'imaginer facilement le personnage de la femme de Jules. Mais nous croyons que le vieil écrivain a voulu exprimer sa tolérance, autant pour des raisons politiques que personnelles. En écartant toute allusion à la religion de la femme de Jules, l'auteur a voulu éviter de rappeler les préjugés religieux de son beau-père, Thomas Allison à l'égard de son propre mariage avec Suzanne⁷. Et Montgomery, le seul personnage méchant du roman, personnifie plus l'intolérance héréditaire que l'antagonisme religieux.

Aubert de Gaspé, il faut l'admettre, satisfait aux préjugés de son siècle par la décision de Blanche de refuser le galant militaire en mariage. Mais le vieillard de Saint-Jean-Port-Joli avait des idées sur la société et la politique qui n'étaient pas celles de son temps. C'est ainsi, croyons-nous que le mariage de Jules avec l'Anglaise anonyme reflète les sentiments propres de l'auteur. S'opposant à l'esprit démocratique de la république américaine, il fait un plaidoyer en faveur du «bon vieux temps» tel que vécu pendant le régime français. Bien conscient de l'attitude des habitants des années 1850 dont le vote populaire a mené à l'abolition du système seigneurial neuf ans avant la publication des *Anciens Canadiens*, l'auteur n'aurait-il pas nui au portrait idéalisé de ses ancêtres, s'il avait permis à Blanche d'épouser un conquérant anglais ? En donnant au fils du seigneur une épouse anglaise, et en choisissant comme seul méchant Montgomery, un individu dominé par la haine irrationnelle, de Gaspé bat en brèche les vieux préjugés nationaux, prônant la tolérance raciale et le bon-ententisme.

Pendant presque un siècle après la parution des *Anciens Canadiens*, le soldat anglo-saxon sera campé dans le roman historique. Tantôt, ce sera un officier impitoyable et cruel, tantôt, ce sera un représentant sympathique du roi britannique. Dans les roman de Marmette, par exemple, nous rencontrons John Harthing dans *François de Bienville* et le capitaine James Evil dans *La Fiancée du rebelle*, tous deux des êtres méchants

prêts à toutes les bassesses. Dans *Jacques et Marie*, l'odieux Butler incarne la fourberie et la morgue britannique, tandis que le lieutenant George Gordon subit une transformation morale sous l'influence d'une jeune Acadienne. À la différence de Bourassa qui créa comme témoin objectif de la Déportation des Acadiens un militaire anglophone sympathique, Albert Laurent choisira au XX^e siècle (en 1956) de noircir tous les Anglais de *L'Épopée tragique*, soulignant la perfidie du gouverneur Lawrence et ses associés. Le fil d'Ariane de tous ces romans historiques, c'est le militaire anglo-saxon fidèle à son devoir. Et dans chaque cas l'héroïne canadienne prend une revanche psychologique sur le conquérant d'antan en refusant carrément sa demande en mariage⁸.

Une image plus contemporaine du soldat anglophone se retrouve dans *Le Couteau sur la table*, là où Godbout manie habilement la satire pour fouetter le Canadien-anglais de l'armée fédérale. Le héros-narrateur se moque de la vie militaire avec «ses courses d'entraînement stupides» et ses officiers britanniques (importés d'Angleterre). En fin de semaine, il observe en témoin silencieux les soldats livrés à l'alcool qui réinterprètent à leur façon «la querelle des Anglais et des Français» :

«Les Canadiens français vengeaient... la déportation des Acadiens, la perte de la Louisiane, les sacrifices de Dieppe, pendant que les Anglais cherchaient à défendre leurs droits sur l'Amérique et la petite colonie de Québec»⁹.

Et ces mêmes Anglais ont «la beuverie gauche et stupide»... tout un folklore militaire, et des chansons plus grivoises que le narrateur québécois ne le soupçonnait.

Un colonel anglais et sa femme font partie aussi du décor militaire. Invité à participer à l'entraînement d'été, cet officier londonien enseigne le droit militaire à ses frustrés Canadiens. Les jours de parade, il fait son apparition, rasé, frotté et poli. «Repasé comme une nappe d'autel par les sœurs grises», le grave militaire a l'air de donner un spectacle de «marionnettes sans fils». Éprouvant une joie sadique, l'officier finit par atteindre l'orgasme en faisant marcher sur place ses soldats coloniaux. Son épouse, une «sorte de grande Anglaise», invite chez elle le soir les plus costauds du régiment pour prendre le thé. Mais elle a les pieds trop longs et «le cul comme deux lamettes de citron». Un véritable «iced tea», d'après le narrateur.

Dans *La Guerre yes sir!* où Roch Carrier récapitule les grands préjugés québécois envers l'Anglo-Saxon et l'armée britannique, c'est une caricature amusante qui anime le récit. Pour les villageois illettrés, l'Angleterre est un lointain pays sans religion ni morale tandis que la deuxième Guerre mondiale n'est qu'une querelle entre Européens. Dans un amusant mélange de patriotisme et de sagesse paysanne, le fossoyeur Arsène explique à son fils que «nos soldats... défendent nos droits, notre religion, nos animaux». Mais la présence de nombreux déserteurs dans le village

indique un manque d'enthousiasme pour la conscription et l'action brutale de Joseph (qui se coupe la main gauche pour éviter «la maudite guerre») souligne le sérieux de cette attitude traditionnelle des Québécois. Le drapeau britannique, symbole si cher à certains Anglo-Canadiens, devient pour la mère Corriveau une simple couverture. Et quant aux soldats, le paysan Arsène affirme avec une franchise gauloise que les Anglais sont des gens très ordinaires : «Les hommes pissent debout et les femmes assises».

Les six soldats anglais font partie d'un décor faulknérien sur lequel l'auteur peint une fresque tumultueuse et critique de son peuple. Originaires d'Angleterre, ces militaires sont de vrais disciples du colonel Chameau de Godbout. Habités à l'obéissance, ils se tiennent debout, impassibles, pendant la veillée exubérante, mais prêts à attaquer, au mot d'ordre de leur sergent, soit les délicieuses tourtières, soit les «porcs indisciplinés» de Canadiens. Imbus du souci de l'ordre, les Anglais sont contrariés quand la porte étroite les empêche de passer le cercueil de Corriveau d'un mouvement symétrique. Et comme des automates, les subalternes se transforment en batailleurs efficaces au seul geste de leur officier supérieur.

Le portrait du militaire anglophone a rarement changé, malgré l'évolution de la société canadienne-française. Cet individu existe presque toujours dans une époque lointaine, surtout celle de la Conquête. Et attaqué ou idéalisé au gré de l'auteur, le soldat anglais fictif n'échappe pas au stéréotype. Le trait commun à tous ces romans de guerre à héros anglophone, c'est l'image de l'Anglo-Saxon vainqueur et conquérant qui cherche à s'imposer, soit par la force physique, soit par l'emprise du cœur.

* * *

À partir de la publication de *Charles Guérin*¹⁰, l'image littéraire de l'Anglo-Saxon matérialiste contrebalance avec une intensité variable celle du conquérant militaire. Wagnaër, étranger venu de l'île de Jersey, représente le type ambitieux dont l'exploitation de la terre ou de l'homme demeure la principale raison d'être. S'y connaissant fort bien en affaires, il exprime nettement sa philosophie mercantile. Il faut, dit-il, «tout tourner à son profit, sans se gêner pour personne... C'est la règle fondamentale du commerce» (p. 24). L'Anglais, poussé par sa cupidité et par «une passion brutale», justifiée d'ailleurs par la beauté de la veuve Guérin, sollicite la main de cette dernière qui rejette sa demande avec indignation.

Dans une discussion animée sur la politique canadienne des années 1830, l'anglomane, Henri Voisin, partageant les valeurs de son ami anglo-saxon, propose comme solution au grave problème du manque de travail pour la jeunesse canadienne l'anglicisation de ses compatriotes. Cerné par l'immigration anglaise et la rapide augmentation de la population américaine, poursuit-il, le Canadien n'a que deux choix : de devenir, soit Anglais, soit Américain. Les attitudes de l'Anglais calculateur et de son admirateur, Voisin, permettent donc à Chauvreau d'offrir sa propre solution à l'encom-

brement des professions libérales au début du dix-neuvième siècle. Encourageant ses compatriotes à garder leur patrimoine, il prône les avantages de l'agriculteurisme, pour lui le moyen le plus sûr de conserver l'héritage culturel et spirituel de son peuple.

Le petit roman d'Éraste d'Orsonnens, *Une Apparition*¹¹, paru plus tard (dans *La Guêpe* du 3 février au 20 mars 1860 et publié dans la même année par Cérat et Bourguignon) dépeint l'immigrant irlandais. À la différence de Brandsome, Patrick O'Brien, comme le Jersiais Wagnaër, est laid de corps et d'âme. Son catholicisme se limite aux actes extérieurs de sa religion; avec joie il attend les jours de fêtes liturgiques, parce qu'ils sont «bons pour le commerce». En effet, suggère d'Orsonnens, ce rude chiqueur possède toutes les qualités qui font réussir un homme derrière le comptoir.

Grâce aux péripéties du hasard, sa femme, Margret, se retrouve à Montréal, où elle est propriétaire d'une taverne. Constatant l'intérêt que le riche docteur Girard porte à sa fille, la mère ambitieuse encourage Mary à fréquenter ce libertin, peu préoccupée qu'elle est par les exigences de la morale. Malgré la rencontre fortuite des membres de cette famille irlandaise et la tendresse des deux époux, l'auteur met l'accent sur les préoccupations matérialistes du marchand anglophone et sur l'aspect superficiel de sa religion — deux mythes que nous retrouverons, même un siècle plus tard, dans *Le Couteau sur la table* de Jacques Godbout.

À la grande différence de Wagnaër et d'O'Brien, tous deux de vilains hommes, le propriétaire anglo-saxon de *Jean Rivard défricheur*¹² est l'Honorable Robert Smith, un individu jouissant d'un haut prestige social. Membre du conseil législatif, il possède, conjointement avec le gouvernement, une grande partie du canton de Bristol. Peu disposé d'abord à vendre des terrains à Jean Rivard, Smith réclame enfin du Parlement la construction de chemins dans sa région. Et peu après, l'Anglais, en bon homme d'affaires, fait savoir au jeune Rivard que le prix de chaque lot a doublé.

Tout comme Gérin-Lajoie, Errol Bouchette, dans sa nouvelle *Robert Lozé*¹³, prêche l'exploitation des richesses du sol québécois, mais par des méthodes plus contemporaines. Ainsi l'auteur loue-t-il hautement Chicago et ses villes satellites, pour une très bonne raison :

« Dans ces pays, l'instruction est à la portée de tous et l'entreprise de s'instruire n'offre pas des difficultés insurmontables ».

Utilisant les ressources techniques des États-Unis, s'appliquant avec persévérance dans ses études, Jean Lozé étaye l'argument de Bouchette, car il se procure des brevets et revient à sa province natale pour fonder l'Usine de l'Industrie. Ainsi exploite-t-il avec succès les immenses forêts québécoises, tout en pourvoyant ses concitoyens d'un travail honorable à une époque où l'agriculture est présentée comme la principale industrie du Québec. Conscient des effets de l'industrialisation sur les popu-

lations de l'ouest américain, Lozé conseille à la jeunesse canadienne-française de s'instruire et de se familiariser avec la technologie moderne — et ceci dans un but patriotique et national :

« S'ils [les jeunes] ne s'instruisent pas, s'ils s'obstinent dans les anciennes méthodes, ils tomberont dans la pénurie et dans le besoin, la terre qui fait maintenant notre orgueil, passera en d'autres mains et nos descendants deviendront des déshérités, des pertes, des sans patrie, dans ce Canada que nos pères ont découvert et fondé » (pp. 86-87)

L'allocution prononcée par le curé du village de l'Industrie appuie les opinions de l'auteur. Par son entremise, Bouchette soutient que le génie industriel aussi bien que la hache du défricheur sont des « instruments visibles de la bénédiction divine ». Selon lui, les jeunes gens doivent faire face à l'avenir en se munissant des connaissances qui feront d'eux, non pas de simples défricheurs mais des maîtres. La survivance de la nation canadienne-française, continue-t-il, est providentielle. Sous l'égide des éducateurs, les générations précédentes ont fait la conquête pacifique de leur liberté religieuse et civile, tandis que l'œuvre du présent consiste à exploiter les ressources qui permettront de procurer aux enfants la prospérité matérielle. Utilisant cette richesse en bons chrétiens, ceux-ci, ajoute Bouchette, réaliseront leur tâche. Ainsi pourront-ils continuer la mission du peuple, qui est d'implanter « la civilisation du Canada français ». Les bienfaits matériels ainsi acquis permettront « de porter au loin sur ce continent l'éblouissant flambeau de la vérité... et du progrès » (p. 169).

Dans le but d'atteindre un large public, Errol Buchette a choisi d'illustrer ses théories économiques sous forme romanesque dans *Robert Lozé*. Et deux ans plus tard, il énoncera d'une façon plus rigoureuse et scientifique ses thèses favorisant l'indépendance économique du Canada français¹⁴. Mais la vision idéaliste de sa nouvelle dans laquelle son protagoniste embrassait les valeurs du monde anglo-saxon, même dans un but national légitime, n'a pas reçu l'approbation espérée par Bouchette, car l'élite intellectuelle de son milieu n'était pas encore prête, au tournant du siècle, à accepter comme modèle pour la jeunesse canadienne un Jean Rivard industriel.

En 1905, Ernest Choquette rejette, dans un article de journal, les thèses de Bouchette, prétendant que le monde des affaires ne sera jamais le lot des races latines. « Emparons-nous du sol et des forêts, dit-il, emparons-nous de l'agriculture, emparons-nous des champs de l'intelligence et des arts libéraux »¹⁵. Choquette, onze années plus tard, exprimera des opinions semblables dans *La Terre*¹⁶. Mais, à la grande différence de Bouchette, il essaiera d'illustrer sa ferme croyance en la vocation agricole de la race. Ainsi décrit-il l'échec industriel d'un jeune Canadien qui opte, non pour l'agriculture traditionnelle, mais pour l'industrie de guerre et les inventions scientifiques.

Le milieu industriel confirme ainsi la domination économique du Québec par l'Anglo-Saxon. Établie dans la vallée du Richelieu à l'époque de la guerre du Transvaal, une puissante fabrique de poudre vomit ses vapeurs nitreuses sur le village paisible de Belœil. Nuisant à l'écologie, l'usine britannique de la « Hamilton Powder Company » reflète, par la composition du personnel, les préjugés des propriétaires étrangers. Les patrons sont tous des Anglais et les Canadiens relégués aux postes secondaires de tâcherons et de manœuvres, équilibre qui confirme aux yeux de l'auteur, la domination économique et morale du pays français. Le « sens exact des affaires » mène les gérants de l'usine à bloquer la fabrication d'un explosif inventé par Yves de Beaumont. Mais le patronyme français du jeune homme et son peu d'expérience en affaires font aussi hésiter les financiers anglais.

Le père de Beaumont, heureux dès sa jeunesse dans « sa calme et uniforme carrière d'agriculteur », exprime les opinions de l'auteur concernant les Anglais :

« En matière d'industrie, de commerce ou de finance, ce qui seul compte à leurs yeux, ce sont les profits palpables de l'exploitation, et non les bénéfices que donne la gloire » (p. 120)

Le contact du jeune Yves avec les paisibles Boërs cultivant depuis près de trois siècles le sol sud-africain et craignant la venue de l'Anglais rappelle au jeune soldat les théories de son père à l'égard des aptitudes de la race. Réfutant dans une assemblée politique les propos d'un orateur d'occasion qui avait soutenu que l'avenir du Québec était « à l'industrie », à la finance, aux affaires », Yves de Beaumont affirme que la première richesse et la force principale de son pays est la terre. Le Canadien français, dit-il, façonné depuis trois siècles dans un moule rural, n'a aucune place dans les villes gouvernées par l'industrie et le commerce anglo-saxon. Un tel déracinement serait une aberration nationale. Le jeune porte-parole de l'auteur reconnaît la supériorité innée de la race anglaise dans le domaine des affaires. À la race française de s'enraciner plus que jamais dans le sol, tout en promouvant la culture de l'intelligence. Ainsi, selon le docteur Choquette, pourra briller « l'éclair d'indépendance et de liberté ».

Dans *Marcel Faure*¹⁷, Harvey constate à son tour la domination de l'économie québécoise par l'étranger. Le type de l'industriel américain, John Warren, dont les pulperies alimentent les imprimeries de la Nouvelle-Angleterre, ne s'attire pas l'admiration de Marcel Faure. Admettant ses compétences et son génie, ce nationaliste le considère comme un envahisseur qui, comme maints autres, colonise le Québec. Avouant que l'invasion du capital étranger est profitable et permet à ses compatriotes d'exister, le jeune Canadien entretient quand même la vision d'un avenir où le Québécois pourra « vivre exempt de tout servage ».

Comme Robert Lozé, mais plus vigoureusement, Faure condamne la médiocrité de ses concitoyens dans les domaines culturels et scientifiques et leur acceptation du joug économique comme un bienfait. L'intellectuel

reproche également à ses compatriotes leur anglomanie et leur complexe d'infériorité et dans un langage puissant, animé, qui rappelle les tirades lyriques de Hémon, exprime son amertume :

« Des étrangers nous possédaient; ils eurent notre main-d'œuvre pour agrandir leur commerce et leur industrie; ils eurent nos capitaux par centaines de millions pour abreuver leurs institutions financières et les armer contre nous; ils eurent nos forêts, nos montagnes, nos rivières, tout, jusqu'à l'intégrité de notre langue, jusqu'à notre avenir » (p. 11)

Vers la fin du récit, les rois de la finance, du commerce et de l'industrie, tels McNamee, Wilkinson, et Benson, illustrent convenablement le caractère bien fondé des préoccupations de Faure. Sans hésitation, ils conviennent de supprimer la Compagnie Métallurgique de Valmont en train de supplanter au Québec les compagnies anglo-canadiennes et américaines. Si, cependant, la servilité est le tombeau du patriotisme, l'indépendance économique, suggère Harvey, sera le souffle régénérateur de la nation. Mais l'échec de son protagoniste idéaliste et le franc aveu de ce dernier que « ses compatriotes n'étaient pas aptes aux grandes entreprises » laisse présager de la part de l'écrivain engagé une attitude réaliste.

La conquête économique par l'Anglais trouve ensuite son expression la plus poétique dans l'épopée de *Menaud maître-draveur*¹⁸ où Monseigneur Savard cède la parole aux gens humbles et aliénés du pays de Charlevoix. Peu développé, l'Anglo-Saxon anonyme, décrit sous les traits d'un ingénieur, déclenche une suite d'événements et de réactions variés quand il demande par le moyen d'un interprète les services du vieux draveur.

L'Anglo-Saxon, un personnage mineur, obtient pour ses projets l'aide du Délié qui, au nom symbolique, incarne le type du « vendu ». Qualifié de traître par Menaud, celui-ci ne permet pas à sa fille d'épouser « un bâtard de déchu », dont l'âme vénale achetée par l'argent anglais symbolise l'emprise de l'Anglo-Saxon sur le peuple canadien-français. En somme, l'usurpation du patrimoine national par l'étranger et l'abâtardissement de la race par le mariage deviennent le leitmotiv de ce beau récit. Au thème central s'allie le rêve du vieux patriote, à l'effet qu'un jour la liberté descendra « comme un torrent de colère » et délivrera son pays de tous les empiéteurs. Secouer la domination industrielle de l'Anglo-Saxon était l'ambition de Jean Lozé et de Marcel Faure. Pour Menaud, c'est le devoir du sang, la préservation de l'antique alliance avec la terre dont l'échec mène à la profanation du « sanctuaire de son pays » et à sa propre folie héroïque qui sonne lugubrement le glas national.

En 1956, Jean-Jules Richard prend la relève et fustige les trois pouvoirs dominant, selon lui, le Québec des années 1940, c'est-à-dire le gouvernement de Duplessis, l'oligarchie religieuse et le capital étranger. S'exprimant avec émotion et véhémence, Richard décrit, dans *Le Feu dans*

*l'amiante*¹⁹, l'exploitation économique des ouvriers par la « Johnsonville Asbestos Company ». Son gérant, James Donahue, n'hésite pas à intimider certains ouvriers qu'il croit actifs dans le domaine social et abuse de son influence auprès de l'évêque pour supprimer toute intervention cléricale dans la grève. Il a choisi comme contremaître un Américain « de race et d'éducation », tout imbu de son importance : les yeux sales, l'air canaille, il ne voit dans ses ouvriers francophones que des « nègres blancs » semblables à ceux des mines d'Afrique où il a déjà travaillé²⁰.

Jean-Jules Richard, à la manière des auteurs romantiques, peuple son univers fictif de bons et de méchants. Et comme ceux de Marmette, les méchants sont des anglophones qui rencontrent la défaite : le gérant calculateur perd la bataille syndicale, le contremaître bravache est battu par un costaud canadien. Axant son récit sur la brutalité et l'esprit dominateur de l'Anglo-Saxon, Richard appartient à la lignée de ces auteurs québécois qui dans leur peinture littéraire des anglophones puisent dans le stéréotype ; par son ton contestataire il reflète cependant les tensions et l'esprit libertaire que vivait le milieu ouvrier du Québec en 1949.

De *Charles Guérin au Feu de l'amiante*, en passant par *La Terre et Marcel Faure*, l'Anglo-Saxon fictif démontre donc sans exception la caractéristique essentielle de sa race : l'aptitude pour le commerce. Ainsi, au dix-neuvième siècle, il est marchand ou propriétaire et au vingtième, un industriel qui exploite les richesses naturelles du Québec. Et soit-il président ou simple contremaître, il exerce une influence prépondérante sur l'ouvrier francophone. L'Anglo-Saxon du monde des affaires présente des affinités avec son concitoyen militaire et comme lui, voit le Canadien comme un serviteur, sinon un serf. Tout récemment, dans *L'Isle au dragon*, Jacques Godbout a inventé la punition la plus innovatrice de l'Anglo-Saxon industriel²¹. Poursuivi par le grand chasseur de l'Isle Verte, le président-directeur général et principal actionnaire de la Pennsylvania & Texas International, William T. Shaheen Jr., « ficelé comme salami », sera enfin et à jamais dévoré par le superbe dragon du Bas Saint-Laurent. Une revanche capricieuse mais bien efficace !

* * *

Dans le roman historique, la Canadienne, pour des raisons patriotiques et culturelles, rejette vigoureusement le conjoint anglo-saxon, soit-il catholique, bilingue, beau, riche et sympathique. Mais c'est l'abbé Groulx qui, dans *L'Appel de la race*²², pose, dans un cadre contemporain, le problème de l'assimilation culturelle favorisée par le mariage mixte. Composé pendant l'été de 1921 et intitulé *Le Coin de fer* avant sa publication, ce roman controversé se fonde sur les différences innées des races. Connaissant à fond les théories des atavismes énoncées par Garneau, Groulx a lu attentivement et même annoté le petit ouvrage de Gustave Le Bon, *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples*²³.

Dans son chapitre sur la formation des races historiques, Le Bon décrit les conséquences des croisements :

«Le premier effet des croisements entre races différentes est de détruire l'âme de ces races, c'est-à-dire cet ensemble d'idées et de sentiments communs qui font la force des peuples et sans lesquels il n'y a ni nation ni peuple»²⁴.

Les croisements, continue le psychologue,

«doivent être considérés à la fois comme un élément fondamental de la formation des races nouvelles, et comme un puissant facteur de dissolution des races anciennes. C'est donc avec raison que tous les peuples arrivés à un haut degré de civilisation ont soigneusement évité de se mêler à des étrangers»²⁵.

Sans avaler d'un seul coup les théories raciales et souvent racistes du «pernicieux docteur» (les mots même de l'abbé!), Groulx orchestrera les événements et les personnages de son premier roman en vue d'une conclusion qui confirmera les thèses de Le Bon. Au lendemain des luttes scolaires ontariennes aboutissant au Règlement XVII et fort préoccupé de la survie du patrimoine culturel des Canadiens, l'historien national s'empare du roman à thèse pour condamner l'anglomanie, espérant ainsi raviver les flammes de la conscience nationale de ses concitoyens francophones.

Groulx choisit comme protagoniste Jules de Lantagnac qui, anglicisé par son mariage et sa profession, incarne, sur le plan spirituel et culturel, le type du vendu. Avocat célèbre et père de famille fidèle, il se trompe en croyant fermement que «enrichissement et anglicisation s'imposaient comme des termes synonymes» (p. 101). Suivant la route de l'assimilation par son éducation à l'Université McGill et par sa fréquentation des salons anglais de Sandy Hill, le héros devient, après son mariage avec Maud Fletcher, l'apôtre enthousiaste des valeurs anglo-saxonnes. Mais c'est sous la direction du Père Fabien²⁶, ancien professeur à l'Université d'Ottawa, que Jules, refrancisé, sacrifie son ménage et sa carrière à la cause du patriotisme canadien.

Première Anglo-Saxonne à jouer un rôle prépondérant dans le roman québécois, Maud Fletcher, fille d'un haut fonctionnaire du Ministère des Finances, appartient à l'église anglicane. De bonne foi, elle se convertit pour épouser Jules et confère à son premier-né au moment de son baptême le nom de Wolfred-André. Mais son instinct de race pousse la mère à imposer des prénoms anglais aux trois autres enfants. Car Maud, selon l'auteur,

«était dominée, possédée par le dur orgueil ethnique, fanatisme hautain qui la rendait agressive contre toute manifestation d'esprit français» (p. 179)

Et aussi déterminée que son époux, elle quitte Jules à la suite de sa participation au débat sur les droits scolaires des Franco-Ontariens.

Utilisant l'image clef de *Le Bon*, Groulx observe comment l'instinct de race divise, non seulement les époux mais aussi les enfants :

«Il y avait en eux comme deux âmes, deux esprits en lutte et qui dominaient tour à tour» (p. 130)

Ainsi, William et Nellie héritent leur apparence physique et des traits de caractère de la famille Fletcher, les traces héréditaires de Wolfred et Virginia provenant des ancêtres français. Ces atavismes raciaux amènent inévitablement les divisions familiales. Sous l'influence maternelle, William quitte l'Université d'Ottawa pour s'inscrire à Loyola College; Nellie, avec «son ton sec de miss anglaise», s'installe dans le nouveau logis de sa mère et finit par choisir un époux non-catholique. Faisant cause commune avec le père, Wolfred, à son tour, fréquente l'Université de Montréal, reprend son prénom français et abandonne sa fiancée protestante. Et Virginia, redécouvrant ses racines françaises par l'intermédiaire de la patriotique Sœur Sainte-Anastasia, devient elle-même religieuse.

Deux autres personnages manifestent l'essentiel de l'âme anglo-saxonne. Le père pragmatique de Maud, pour qui la foi anglicane reste subordonné à sa «foi britannique» et à sa «religion du flag», affirme son appartenance à la race supérieure. L'intérêt matériel, une des passions maîtresses du vieillard, agit d'une façon semblable sur l'avocat William Duffin, fils d'un émigré irlandais qui, d'esprit querelleur et arriviste, embrasse les valeurs de la société anglaise et perd sa foi. Prototypique de l'assimilé, Duffin permet à Groulx d'exprimer son aversion pour ses coreligionnaires anglophones, une attitude tout à fait compréhensible quand on se rappelle l'opposition féroce des Irlandais aux droits scolaires des Franco-Ontariens²⁷. Les qualificatifs péjoratifs abondent : Duffin est à tour de rôle rusé, disputeur, obséquieux, onctueux; un mélange extraordinaire, paraît-il, «d'ingénuité et de machiavélisme».

En valorisant le devoir national au détriment du familial, Groulx, par sa thématique et par sa peinture noire de l'Anglo-Saxon, se situe dans la lignée des romans historiques postérieurs aux *Anciens Canadiens*. Mais, à la différence de leurs auteurs, Groulx campe les citoyens de sa société imaginaire dans l'actualité, dénonçant, tout comme Barrès, le mariage avec l'étranger. Et si le «second historien national» considéra son premier roman comme un divertissement, on ne peut pas l'accepter comme tel. Romancier débutant à l'âge mûr de quarante-huit ans, comment n'aurait-il pas pu soupçonner la polémique amère qui devait suivre la publication de cet ouvrage à thèse? Mais, se rendant compte des tensions des années 1910 (un moment, pour Groulx, de crise nationale) on serait tenté de considérer *L'Appel de la race* comme la *Colette Baudoche* de la littérature québécoise.

Plus tard, dans *Trente Arpents*²⁸, presque pessimiste du milieu rural québécois en conflit avec le progrès technologique, Ringuet détruit à jamais le mythe du Canadien français religieux ancré dans sa vocation agricole.

Car la première préoccupation d'Euchariste Moisan n'est pas Dieu mais Mammon, et la terre, instrument divin traditionnel du salut éternel, supplante son épouse, devenant la maîtresse et la suzeraine.

Et Ringuet brise un deuxième mythe, celui de la vie facile attendant le Canadien à la recherche d'un emploi dans les usines et les filatures de la Nouvelle-Angleterre. La Mècque du succès matériel s'avère être dans *Trente Arpents* un milieu décevant : les noms français de Leblanc, Lacroix et Chapdelaine se transforment en White, Cross et Delaney et les postes bien payants, à l'approche de la crise économique, commencent à disparaître.

Comme dans *L'Appel de la race*, c'est la femme anglo-saxonne des *Trente Arpents* qui mine la forteresse morale des hommes. Découvrant que l'épouse anglophone d'Alphée Rivers n'a que deux enfants, Euchariste se sent ému devant cette incarnation du mal, se rappelant les admonestations du curé contre les « pratiques monstrueuses » du contrôle des naissances. Et pendant le réveillon, son fils, Éphrem, jetant des coups d'œil furtifs et convoiteurs sur les seins découverts de Grâce, se rend compte soudainement que, pour l'Ève américaine, la procréation n'est pas nécessairement la conséquence inévitable de la jouissance sexuelle.

Pendant son séjour à White Falls, le vieux Moisan observe d'une façon plus intime le caractère de l'étrangère. Au sein de la famille, les vieilles coutumes françaises cèdent la place à celle de la femme irlandaise d'Éphrem avec le résultat inévitable que les vocables américains dominent toute conversation. Le pragmatisme d'Elsie lui permet, à l'insu du beau-père, de partager le lit de l'organisateur démocratique, une attitude qui renforce l'image érotique de Grace Rivers, tandis que sa présence fidèle à la messe dominicale révèle son hypocrisie religieuse. Elle symbolise en effet la déchéance ultime des valeurs morales traditionnelles et l'emprise de la ville sur la campagne.

*Les Sentiers de la nuit*²⁹ de Jean Simard représente ensuite le premier essai sérieux fait par un écrivain québécois, pour décrire en profondeur une famille anglo-saxonne. Le type de l'anglophone montréalais, George-Godley Roundabout, natif de Westmount, possède bien le sens de la tradition et de l'histoire familiale. Suivant la coutume établie de la banque et sous l'œil protecteur de son oncle, il travaille comme commis, caissier et comptable, allant poursuivre à Londres sa formation administrative et traditionnelle, se mariant à l'âge requis de trente-cinq ans. Sa seule déviation du chemin familial, c'est le choix d'une épouse catholique et sa propre conversion religieuse, écart qui lui mérite le bannissement social et la fin de ses rêves de réussite bancaire.

La peinture du foyer anglais de Simard rappelle celui de *l'Appel de la race*, où Lantagnac se sentait intimidé par la pudeur puritaine « dont s'enveloppent trop souvent les choses d'intimité dans les ménages anglo-saxons » (p. 139). Anglican de foi et puritain d'esprit, Godley, honteux de

son corps, est brutal et maladroit en amour. Conscient du remords inévitable, il succombe quand même à la tentation : à Paris, chez une prostituée ; à Atlantic City, à la vue d'une pensionnaire de l'hôtel ; et à la clinique, dans les bras d'une belle et jeune infirmière. Sa femme catholique, Theodora O'Connell, ne ressemble guère à l'Irlandaise de Ringuet. Imbue d'une piété sincère mais superficielle, elle est obsédée par ses idées puritaines sur la sexualité et terrorisée par l'acte conjugal.

Le père de George-Godley, archidiacre de l'église épiscopaliennne réformée, préfigure le Révérend Docteur Scot de Jacques Ferron. Ne pensant qu'à ses sermons, qu'à l'amortissement de la dette de son église, le Révérend Thaddeus Roundabout, à l'heure du trépas, refuse, au grand scandale des siens, de voir ses vicaires, ses médecins et même ses proches. Il « ne [croit] pas à grand-chose », ses convictions s'évanouissent peu à peu et, à l'article de la mort, il ne sait rien de l'au-delà, criant même les mots de « mensonge » et de « supercherie ».

L'image d'un ministre protestant peu soucieux du dogme s'accompagne d'une autre plus connue au Québec : celle du banquier anglo-saxon montréalais. Mr. Upton Whipstaff, l'oncle de Godley, démontre, comme ses prédécesseurs militaires, le sens aigu du devoir qui, selon Simard, serait « une convention raciale ». Intransigeant et intolérant, il stoppe brusquement la carrière bancaire de son neveu après le mariage imprudent de ce dernier avec une catholique. L'auteur souligne ainsi le souci primordial de ce président de banque :

« L'argent, dans une balance anglo-saxonne, ne pèse pas moins que la théologie » (p. 13)

Fixant son regard surtout sur l'anodin George-Godley, qui, en se convertissant au catholicisme, minimise l'autorité de la tradition, Jean Simard réussit à décrire la vie banale du « dernier-né d'une lignée ordinaire de pasteurs et d'hommes d'affaires montréalais ». À la façon réaliste de Ringuet, il détruit le mythe traditionnel de l'Anglo-Saxon citadin : homme d'affaires riche, protestant, maniant les rennes du pouvoir. Il n'échappe quand même pas à une certaine image stéréotypée, celle du président de banque et de l'Anglican pour qui le dogme compte peu. Il met l'accent également sur le rôle des traditions familiales, du devoir anglo-saxon et sur le mercantilisme. Mais ce que dépeint Simard avant tout, c'est la banalité de l'Anglais moyen de Westmount de l'époque contemporaine, dont le mode de vie n'est plus à craindre au Québec mais à plaindre.

Dans les années 1960, Godbout, Aquin, Carrier et Ferron publieront des romans dans lesquels la présentation des Anglo-Saxons s'harmonisera avec le climat politique et social de la Révolution tranquille. *Le Couteau sur la table*, malgré ses techniques cinématographiques et sa vision pancanadienne, n'offre au lecteur qu'une autre version stéréotypée de l'Anglo-Saxon. Le colonel britannique de la milice personnifie la discipline militaire et l'obéissance aveugle ; son épouse avide de contact sexuel et maîtresse

érotique du narrateur confirme l'image traditionnelle de l'Anglo-Saxonne séductrice et immorale. Patricia, naturellement, représente tous les maux associés à Westmount : elle est anglophone, riche, gâtée, indifférente au sort des Canadiens. Et par son ascendance juive et irlandaise, elle symbolise la prise en main de l'économie québécoise par deux minorités ethniques.

La peinture lubrique de Patricia par Godbout manifeste l'arrivée tardive de l'érotisme dans la fiction québécoise. Mais elle confirme au niveau politique la restructuration radicale des attitudes au sein de la société québécoise. Car la liaison de Patricia avec son amant canadien anonyme, c'est la métaphore du rapport entre le gouvernement fédéral et celui du Québec, un rapport qui n'est plus caractérisé par la permanence du contrat marital traditionnel mais par la passion éphémère destinée à s'éteindre avec le passage inexorable du temps.

La maîtresse anglaise apparaît de nouveau dans l'hallucinant *Trou de mémoire*³⁰ d'Hubert Aquin. Technicienne de laboratoire à l'Université McGill, la blonde et douce Joan Ruskin rencontre l'amour et la mort dans les bras de son amant révolutionnaire. Elle ressemble curieusement à la Patricia du *Couteau sur la table* par son immoralité et son indécence. De plus, riche héritière d'un père qui habite Westmount, elle ne peut pas prendre au sérieux les discours indépendantistes de son partenaire.

Le meurtrier de Joan viole brutalement la sœur de sa victime, Rachel, qui enceinte depuis quatre mois, rejette, dans un geste curieux, son identité anglo-saxonne, changeant même de langue pour devenir une Québécoise « pure laine ». Pardonnant ensuite à Magnant, Rachel veut doter son fils du nom de son père-assassin, sachant qu'elle pourrait effacer ainsi son passé culturel.

Sans vouloir réduire d'une façon simpliste l'ouvrage baroque d'Aquin au niveau du roman à thèse nationaliste, on peut se demander si Joan n'est pas devenue dans l'inconscient de son créateur indépendantiste, le symbole de la minorité anglo-saxonne du Québec dont le seul avenir après la révolution du narrateur serait de s'enraciner dans la culture québécoise, surtout par l'usage de la langue française. Aquin n'aurait pas sans doute partagé cette interprétation, mais il aurait dû admettre forcément que, dans la peinture de ses Anglo-Saxonnes, la violence sexuelle et même le meurtre, ont remplacé les simples dénonciations verbales de l'abbé Groulx!

Dans *La Guerre, Yes sir!*, c'est une Ève terre-neuvienne qui ensorcelle les rustres villageois de Roch Carrier. Molly, la sensuelle prostituée — épouse de Bérubé — provoque, comme Grace Rivers, les jeunes mâles du village et rajeunit les vieux. Réveillée pendant la soirée rabelaisienne par les injures de son nouveau mari, elle saute du lit, s'arrête dans l'escalier, s'y tenant royalement dans sa robe transparente. Perçue comme « une autre incarnation du diable », Molly suscite la haine des femmes qui, mèn-

res de nombreux enfants, ne peuvent plus lui ressembler. Et elle anime les flammes d'un incendie qui crépite dans le corps des hommes et des adolescents : seuls les soldats anglais au garde-à-vous ne démontrent aucune réaction!

Jacques Ferron reprend la thématique de *L'Appel de la race* dans *Le Salut de l'Irlande*³¹, mais à cette différence qu'il décrit avec humour les conflits existant entre une conjointe canadienne-française et son mari irlandais. Cete de naissance et trafiquant de profession, C.D.A. Haffigan reconnaît bien les différences ataviques des races, car sa femme lui reproche quotidiennement son goût inné de l'alcool. Et dans le rituel suivi par les Haffigan à l'occasion des disputes familiales, les époux attaquent, lui en anglais, elle en français, le vaincu adoptant dans les jours qui suivent la langue du vainqueur.

* * *

Résumons-nous. Dans plusieurs romans parus entre 1844 et 1922 se développe l'image de l'Anglo-Saxon assimilateur, militaire ou commerçant. Mais c'est l'abbé Groulx qui, le premier, dénonce, dans un contexte contemporain le mariage mixte et l'assimilation culturelle par l'influence néfaste de l'Anglo-Saxonne. Ringuet et de nombreux autres auteurs dont nous n'avons pas parlé dans cet essai renforcent dans leur univers familial cette thèse majeure de *L'Appel de la race*. Jean Simard reprend l'œuvre de démystification de Ringuet, mettant l'accent moins sur la puissance de l'anglophone de Westmount que sur la banalité de son existence quotidienne et sur les réticences sexuelles de sa femme. Et dans les années 1960, l'époque où les mouvements prônant les droits de la femme commencent enfin à prendre la relève au Québec, l'Anglo-Saxonne littéraire, victime de la violence nationale, subit dans son corps la revanche conventionnelle et vieillote du mâle, le viol et le meurtre.

Le romancier québécois, en dieu omniscient, a manipulé ses personnages anglo-saxons, de 1844 à nos jours, à des fins polémiques. Ainsi, les auteurs des romans historiques ont utilisé leurs récits de guerre pour convaincre leurs lecteurs que le militaire conquérant a rencontré, dans les batailles d'antan, la bravoure et le courage de Canadiens conquis mais vaillants. Et dans la présentation du monde industriel, l'écrivain québécois, à l'exception d'Errol Bouchette, a signalé le danger moral du progrès matériel pour le patrimoine culturel. De Chauveau à Godbout, dans une chaîne sans brisure, le romancier véhicule le mythe de l'anglophone matérialiste, reprochant à cet étranger sa présence gênante dans le Québec fictif de sa vision personnelle. Et la pauvre Anglo-Saxonne, comme toutes les sœurs du monde féminin, ne peut jamais satisfaire aux besoins de l'auteur mâle : puritaine craignant l'intimité maritale chez Groulx et Simard, elle se caractérise dans les romans de Godbout et d'Aquin par la lubricité et l'indécence.

L'idéalisme naïf du roman historique et du roman à thèse a cédé la place, avec le lent passage du temps, au réalisme social et aux réalités psychologiques du nouveau roman. Mais l'effort des écrivains québécois pour doter d'une vie réelle l'Anglais littéraire se solde par un échec, car sa silhouette reste invariable. Ce qui frappe, cependant, dans la transposition littéraire du personnage anglophone, c'est le changement d'accent apporté par l'évolution sociale et politique du Québec. Depuis *Les Fiancés de 1812* jusqu'à la parution de *L'Appel de la race*, les auteurs canadiens-français ont hésité à exprimer ouvertement leurs sentiments à l'égard de l'Anglo-Saxon. Mais le défi racial lancé par l'abbé Groulx en 1922 a marqué un point tournant dans la représentation de l'Anglais; dorénavant, l'amertume explosive de l'historien fera disparaître l'esprit défensif de ses prédécesseurs. Et dans les années 1960, une tendance nouvelle s'affirme: la satire mordante de Godbout, la caricature comique de Carrier et le rire abondant de Ferron. Malgré l'apport de ces auteurs et la primauté, dans les dernières années, de l'esthétique dans la création romanesque, une frontière infranchissable sépare l'anglophone littéraire de ses concitoyens francophones. Le romancier québécois, se croyant encore un éveillé de conscience et le porte-parole de son peuple, perpétue une image stéréotypée de l'Anglo-Saxon. Dans ce domaine, l'art demeure le fidèle serviteur de l'idéologie.

-
1. Nous préparons actuellement une étude de l'image de l'Anglo-Saxon telle que perçue dans une centaine de romans québécois. Le présent article ne représente qu'un choix subjectif d'un nombre restreint d'ouvrages. Mais elle permettra quand même de saisir quelques éléments clés du mythe littéraire de l'anglophone.
 2. Joseph Doutre, *Les Fiancés de 1812*, (première édition 1844), Réédition-Québec, 1969, XX-493 p.
 3. Cf., Maurice Lemire, *Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec. Les Presses de l'université Laval, 1970, p. 178.
 4. *Les Fiancés de 1812*, p. 136.
 5. Philippe-Joseph Aubert de Gaspé, *Les Anciens Canadiens* (première édition 1863), Montréal, Fides, 1967, 359 p.
 6. *Ibid.*, p. 167.
 7. Cf., Verna Curran, *Philippe-Joseph Aubert de Gaspé: His Life and Works*, thèse de doctorat, Université de Toronto, 1957, p. 20.
 8. Nous aurions pu faire allusion à d'autres romans historiques mais l'espace nous manque. Maurice Lemire en parle plus longuement dans l'étude déjà citée.
 9. *Le Couteau sur la table*, Paris, Seuil, 1965, p. 32.
 10. Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, *Charles Guérin, roman de mœurs canadiennes*, (première édition, 1853), Montréal, Beauchemin, 1925, 211 p.
 11. Eraste d'Orsonnens, *Une Apparition, Épisode de l'émigration irlandaise au Canada*, Montréal, Cérat et Bourguignon, 1860, 184 p.
 12. Antoine Gérin-Lajoie, *Jean Rivard défricheur*, (première édition 1862, en feuilleton), Montréal, HMH Cahiers du Québec no 25, Collection « Textes et documents littéraires, 1977, 400 p. Postface de R. Dionne.

13. Errol Bouchette, *Robert Lozé, nouvelle*, Montréal, A.P. Pigeon, 1903, 170 p.
14. Errol Bouchette, *Études sociales et économiques sur le Canada*, Montréal, Compagnie de la *Revue Canadienne*, 1905, 195 p. Suivirent des rééditions en 1906, 1913, et 1977 sous le titre *L'Indépendance économique du Canada français*.
15. Cf., «Qui trop embrasse...» dans *Le Canada*, vol. 3, n° 198, livraison du 23 novembre 1905, p. 4, col. 3.
16. Ernest Choquette, *La Terre*, Montréal, Beauchemin, 1916, 289 p.
17. Jean-Charles Harvey, *Marcel Faure*, Montmagny, l'Imprimerie de Montmagny, 1922, 214 p.
18. Félix-Antoine Savard, *Menaud maître-draveur*, (première édition 1937), Montréal, Fides, 1966, 213 p.
19. Jean-Jules Richard, *Le Feu dans l'amiante* (première édition 1956), Montréal, Ré-Édition Québec, 1971, 212 p.
20. Richard utilise l'expression «nègres blancs» douze ans avant la publication en 1968 de l'autobiographie de Pierre Vallières, *Les Nègres blancs d'Amérique*. Et Ringuet également, en 1949, dans *Le Poids du jour*.
21. Jacques Godbout, *L'Isle au dragon*, Paris, Seuil, 1976, 158 p.
22. Lionel Groulx, *L'Appel de la race* (première édition 1922), Montréal, Fides, 1962, 252 p.
23. Gustave Le Bon, *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Paris, Alcan, 1894. Cette étude connut un succès extraordinaire, la version originale atteignant sa dix-septième édition en 1922 et la traduction anglaise sa quatrième édition en 1924. Lors du Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française à l'Université de Montréal en octobre 1978, René Dionne a décrit le texte de Le Bon annoté par Groulx lui-même.
24. *Ibid.*, p. 60 (Voir l'édition de 1927).
25. *Ibid.*
26. Le Père Fabien est un type composite emprunté à deux Oblats : le Père Guertin (1868-1932) et le Père Charles Charlebois. Le premier avait séduit le jeune abbé Groulx par ses prédications de retraites populaires. Le deuxième fut un des animateurs de la résistance à la «persécution scolaire» ontarienne. cf. Lionel-Adolphe Groulx, *Mes Mémoires*, Fides, 1971, t. 2, p. 90 Fabien rappelle Groulx lui-même qui l'utilise comme porte-parole pour exprimer ses propres opinions.
27. Dans ses mémoires, Groulx, en décrivant l'âcre débat culminant dans le «Bill Seventeen», reproche aux Irlandais et à l'évêque batailleur de London, Micheal Fallon, de «mener une guerre sourde mais vigoureuse contre l'influence canadienne-française». (*Mes Mémoires*, t. 2, p. 197).
28. Ringuet, *Trente Arpents* (première édition 1938), Montréal, Fides, 1966, 306 p.
29. Jean Simard, *Les Sentiers de la nuit*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1959, 228 p.
30. Hubert Aquin, *Trou de mémoire*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 204 p.
31. Jacques Ferron, *Le Salut de l'Irlande*, Montréal, Éditions du Jour, 1970, 222 p.